ESSAI

SUR

LES CONCOURS EN MÉDECINE,

QUI présente, en forme de Précis, des principes applicables, dans les Sciences, à tous les genres de Controverse.

Nec timidè, nec temerè.

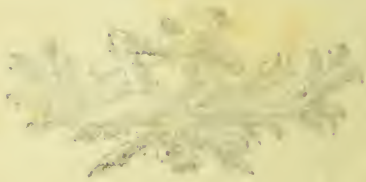
PAR M. FOUROT, Docteur en Médecine.

A LONDRES,

Et se trouve à Paris,

chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXVI.



AVERTISSEMENT.

La Chaire de Professeur en Médecine, en l'Université de Besançon, vacante par la mort de M. Atthalin, *a donné lieu à la publication d'un Concours, qui a été ouvert dans le courant de Décembre* 1782. *Un Confrère, avec lequel je m'étois formé, à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans les préliminaires de la Médecine, par la pratique de l'Anatomie & de la Chirurgie, voulant concourir, me demanda des renseignemens sur la manière de se présenter au Concours : il avoit de la timidité, parce que le mérite personnel, joint à la protection, sembloient désigner publiquement le successeur à cette Chaire. Ce Confrère m'écrivit trois Lettres. J'ai gardé le silence sur les deux premières. Je voyois en lui l'élan d'une noble émulation qu'il pouvoit soutenir sans mes conseils. Je n'ai pu me décider à répondre qu'à sa troisième Lettre, comme je le dis dans le cours de la mienne, que je lui adressai Manuscrite, avec promesse de la faire imprimer. J'ai manqué jusqu'alors à cet engagement, ayant plus sagement réfléchi qu'une réponse échappée à l'importunité & à la vivacité de l'amitié ne pourroit supporter la publicité, sans faire tomber sur l'Auteur une juste*

accusation d'insuffisance. Décidé aujourd'hui par de puissantes sollicitations à la faire imprimer, je n'ose encore me justifier qu'en présentant la force de mon engagement.

Plusieurs de mes Amis, parmi lesquels il est honorable pour moi de reconnoître des Maîtres de l'Art, ont des droits trop bien acquis sur mon cœur, pour ne pas me contraindre par l'aveugle soumission que je leur dois. En premier lieu, ils m'ordonnent de tirer de l'oubli cet Opuscule que les circonstances passées depuis quatre ans, rendoient, en quelque sorte, intéressant. En second lieu, ils exigent de plus, le complément à cet Essai. Ce témoignage, sans doute, trop précipité, dont ils m'honorent, n'a pas vaincu en tout ma délicatesse & ma trop juste méfiance. Il faudra, en tout temps, pour me décider, que l'approbation du plus grand nombre de mes illustres Confrères vienne à l'appui de mon zèle. Je donnerai donc le complément à cet Essai, si ces Amis généreux de l'Humanité daignent faire tomber sur moi un de ces regards favorables que mon attachement à leur décision vient recueillir.

ESSAI

ESSAI
SUR
LES CONCOURS EN MÉDECINE.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Vous voulez absolument que je vous donne mes idées sur les CONCOURS EN MÉDECINE, sur la manière d'en franchir l'écueil avec succès, ou de fournir, au moins avec distinction, une carrière aussi brillante.

Mon silence vous a fait naître des inquiétudes sur le sort de votre première Lettre ; vous-vous êtes hâté de m'en adresser une deuxiéme. Vous-vous laissez abbatre, parce que de puissans suffrages vous désignent le successeur du sçavant Professeur que vous regrettez. Enfin je reçois aujourd'hui une troisiéme Epître, par laquelle vous-vous promettez de me persécuter. Vos instances me rappellent à nos anciennes études. Vous prétendez que tout Médecin interrogé doit répondre ; vous allez plus loin, Monsieur ; vous y intéressez jusques à mes

devoirs ; ils ſont attachés, ſelon vous, au ſentiment & à l'honneur.

J'avoue, Monſieur, que ces motifs ſeroient bien capables de m'émouvoir, ſi je pouvois les interpréter raiſonnablement comme tenant à des obligations que je puiſſe remplir, comme devant vous perſuader des qualités de mon cœur, en vous convainquant de tout l'amour que j'ai pour mon état.

Si j'ai différé à répondre à vos Lettres, je n'ai pas moins ſenti la déférence gratuite que vous voulez bien m'accorder. Deux fois j'ai pris la plume pour vous répondre, deux fois l'importance de vos queſtions m'a fait tomber la plume de la main. Cependant votre dernière Lettre m'inſpire du courage.

Puiſque vous me laiſſez appercevoir que vous éprouvez ces tourmens du génie qui vous élévent aux grandes choſes, je vais donc eſſayer de m'acquitter envers vous, Monſieur, du devoir que vous m'impoſez. Je me décide à vous préſenter des objets de comparaiſon, parce que je me perſuade que vous ne devez pas négliger l'occaſion favorable de faire valoir vos talens. Déjà, encouragé par la juſte confiance que vous devez y avoir, je ſuis sûr de vous ranimer par les parallèles. Mes aſſurances ſont dans la publicité que je donne à ma Réponſe

je vous la communique ſous la forme de Manuſcrit, avant celle d'imprimé. Je dois taire votre nom, avec égard, dans ce premier Eſſai : ce même égard pour vous, Monſieur, me décidera à ſouſcrire ma réponſe. Je me propoſe par-là, de ne pas offenſer votre délicateſſe, & d'avoir un titre de plus à votre bienveillance. Mais, en vous ajoutant ces gages moins équivoques ou de la juſteſſe des réflexions que vous exigez de moi, ou des écarts que j'aurois pu faire en ébauchant les grands traits qui caractériſent le Médecin, le Concurrent & le Profeſſeur, je vous préviens, Monſieur, que je dédaigne les jouiſſances de la vanité Littéraire. Je regarderois même ma réponſe comme une gloriole auprès de vous, ſi je ne vous prévenois, de plus, ſur une rétractation authentique, s'il m'échappoit quelque choſe au-deſſous du mérite perſonnel, ſi j'affoibliſſois ces vérités précieuſes qui décorent notre profeſſion, par la ſolidité des connoiſſances, par l'éloquence perſuaſive des grands Maîtres, qui la font diſtinguer ſi avantageuſement.

Recevez, Monſieur, les conjectures que je forme ſur vos demandes. Je ſuis l'ennemi de l'adulation. Vos lumières en Médecine vous mettent au-deſſus de mes conſeils. Je me tairai, à mon tour, ſur mon inſuffiſance. Vous le ſça-

vez, Monsieur, le purisme de l'orgueil marche souvent d'un pas égal avec la fine modestie. Sans trop me décourager, je céde à vos instances. Puissiez-vous, Monsieur, agréer mes réflexions.

Ce fut, Monsieur, un de nos Rois, instruit des abus par lesquels s'élevoit le plus souvent l'homme médiocre & avide aux hautes prérogatives du talent, qui abbattit les têtes d'une hydre redoutable qui effrayoit le vrai mérite. François I (1) fonda, en 1530, les Chaires royales pour les Sçavans les plus célébres, sans distinction de régnicoles ou d'étrangers, &c. Cependant nous apprenons encore qu'à peine l'hydre fut-elle abbattue, qu'on vit sortir de ses flancs un serpent non moins à craindre que celui à sept têtes, le serpent de l'intrigue. Et, Monsieur, telle sera, jusqu'à la consommation des siécles, la fatalité des événemens dans ce bas monde; les Souverains eux-mêmes, remplis des meilleures intentions, ne sont pas toujours à l'abri des séducteurs? Les Rois, successeurs de François I, ont porté à la perfection, la loi d'équité qui donnoit les Chaires au concours. Et, sans prévention,

(1) *Hist. du Collége Royal de France*, par l'Abbé Goujet. *Paris* 1758.

pour les Sçavans, les Concours garantiſſent aujourd'hui la ſuffiſance de ceux qui veulent s'y faire connoître : s'ils n'obtiennent pas tous la place vacante, ils jouiſſent au moins de la douce ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie, en s'efforçant à devenir vraiment utiles, par un témoignage qui obtient l'eſtime & la confiance publiques.

Lorſqu'un Concours a été publié, & que l'homme ſtudieux a eu les délais qui lui ſuffiſent pour donner de la régularité à ſes connoiſſances ; dès-lors, je prends la liberté de penſer bien différemment que vous, Monſieur, ſur ce coup-d'œil d'anticipation que peuvent avoir les perſonnes en place, lorſque le devoir les appelle au choix du mérite. Cette licence n'eſt pas, pour l'ignorance, un tribut de faveur. Pour juger ſainement des choſes, ne les voyons pas, Monſieur, du côté de l'abus ; examinons-les par ce qu'elles doivent être, par ce qu'elles ſont généralement. Je dois ici une diſcuſſion à l'article de prolixité de votre deuxiéme Lettre ; paſſez-moi, Monſieur, cette forme d'épiſode.

Chez une Nation policée comme la nôtre ; la ſubordination réciproque fait la bâſe de nos inſtitutions. Soumis aux loix de la Monarchie héréditaire, la plus parfaite des dominations, les François heureux d'obéir à un Maître

juſte ; rempliſſent leurs devoirs avec fierté ; & ne lui complaiſent que par amour. Oui ; Monſieur, ſous les loix de la plus raiſonnable, de la plus ſage des conventions ſociales que nous avons puiſée dans nos Inſtitutions religieuſes, les prérogatives de la naiſſance, l'avantage des diſtinctions, le bonheur de l'opulence, l'heureuſe médiocrité, la paiſible indigence ſont les *appuis reſpectifs* de notre Nation policée. Les reſſources du génie, l'utilité des talens donnent auſſi de puiſſantes recommandations dans un ordre ſocial ; &, lors même que les Sciences ne ſe trouvent pas réunies à la prééminence des deſtinées, elles élévent, forcément, l'homme d'eſprit, lui font franchir les intervalles qui éloignent ſa ſphère d'activité des grandes prétentions de la naiſſance, & qui, ſans ces dons d'intelligence, eût été concentrée ſous le juſte empire d'une ſubordination plus iſolée : ainſi les dégrés de ſupériorité, d'infériorité ; ceux de l'utilité, de l'induſtrie, des ſciences néceſſaires, forment cette chaîne qui n'a de force & d'action que par l'enſemble, mais dont tous les anneaux ne peuvent occuper la même place, par des conſéquences légitimes & eſſentielles.

Un art, vu du côté qui doit en tranſmettre

les régles à la Postérité, par le trop lent produit de l'intelligence humaine devant nous fixer ici, quittons, Monsieur, les figures pour la réalité. Je dois vous tranquilliser sur toutes les prétentions que vous pouvez concevoir dans l'emploi honorable qui vous attache au salut de l'Humanité. Il est selon mes desirs de vous montrer toute la gloire à laquelle vous pouvez vous élever.

Pour vous donner des assurances contre le bruit public qui vous fait redouter des Concurrens favorisés, reposez-vous, Monsieur, sur les Sçavans qui doivent prononcer. Croyons qu'il est beau de voir de généreux rivaux mériter des applaudissemens sur l'arène où il devient même honorable aux vaincus de grossir le triomphe de leur vainqueur.

Le droit de suffrage ne peut appartenir qu'à ceux qui n'ont aucune prétention à l'objet d'encouragement ; il n'appartient qu'à ceux qui, par leur emploi, ont pour eux la probabilité d'être moins sujets à la séduction, qu'à ceux enfin qu'on doit honnêtement croire incorruptibles. Ces principes posés, vous pouvez, Monsieur, pardonner aux Grands & aux Juges compétens, d'avoir quelque déférence pour l'homme de mérite ; ne croyez pas qu'ils prétendent par-là opprimer tout autre mérite ;

& , perſuadez-vous ſans violence ; que ſi les hommes en place ne réuniſſent pas tout ce que l'Envie voudroit qu'ils manifeſtaſſent pour en être éminemment dignes, ils poſſédent infiniment plus que ceux à qui ils font ombrage.

Vous, Monſieur, moi, comme tous nos illuſtres Collégues, qui travaillons ſur les déſordres des conſtitutions phyſiques, n'avons-nous pas très-ſouvent l'occaſion de porter des vues ultérieures dans les conſtitutions morales, les nuances qui les différencient par l'excès des propenſions, les éloignent de cette précieuſe modération, qui en tout eſt la régle de la ſanté, du bien & de l'harmonie univerſelle : modération dans les déſirs, modération dans l'émulation, modération dans les jouiſſances, modération qui, laiſſant chacun à ſa place, ne juge les autres que pour les reſpecter, & reporte ſur ſoi le coup-d'œil du Sage, qui ne ſe contemple que pour s'eſtimer à ſa juſte valeur.

Les perſonnes conſtituées en dignité ne donnent des eſpérances raiſonnables, qu'autant qu'elles les croyent autoriſées par l'équité. Si dans la circonſtance qui vous jette, pour le moment, dans la perplexité, je puis vous donner des encouragemens, croyez, Monſieur, que ſi un Protégé n'eſt pas cet Athléte victorieux qu'ils doivent couronner, la promeſſe

des Grands n'eſt pas un crime ; elle n'eſt pas une injuſtice ; cet engagement ne change rien à leurs bonnes intentions, rien à la droiture de leur cœur, ils ne prennent rien ſur la vivacité même de la reconnoiſſance qu'ils daignent répandre quelquefois ſur les ſervices qu'ils agréent de notre attachement, & qu'ils reçoivent des lumières de notre état. Au Lycée, Monſieur, ils s'éclairent ſur le choix du vainqueur. Ah, Monſieur, ſi un Compétiteur annoncé, préconiſé ne ſoutient pas la ſupériorité, qu'il chancéle, qu'il céde, les Grands n'ont plus que des doléances à lui offrir. Elles ſont les prix qu'ils réſervent à celui qui laiſſe percer ſon bouclier pour découvrir ſon cœur aux traits d'un Compétiteur inconnu, qui devient, pour lors, un ennemi heureux, que le vaincu eſt forcé d'admirer & d'eſtimer dans ſa chûte. Si, au contraire, la palme eſt arrachée par un Compétiteur connu ou non en ce genre de litige, & à qui il ne manque que le champ de bataille & d'habiles Aſpirans pour prétendre à la victoire, doit-on ſe croire humilié de tomber ſous ſes coups ? Non, Monſieur ; non. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .

Pour me fixer aux queſtions importantes de votre troiſiéme Lettre, je me perſuade, avec vous, qu'il eſt facile de ſuccéder à un grand homme ; mais qu'il n'eſt pas auſſi aiſé de le remplacer. Les rares talens de l'illuſtre Médecin que vous regrettez, ſont bien dignes de piquer l'émulation, par le louable motif qui vous fait déſirer de concourir au meilleur bien public, & par l'honneur de fournir comme lui une carrière auſſi brillante. Mais, Monſieur nous n'hériterons jamais de rien en Médecine ; jamais nous ne pourrons nous approprier légitimement les talens d'autrui, ſi nous ne nous aſſûrons des ſuccès de nos plus grands Maîtres en les acquérant, en les répétant, en leur donnant la ſanction d'une pratique continuée par nous-même. Dans la méfiance raiſonnable de ne pas me former des idées aſſez parfaites ſur les ſervices que ce grand Médecin, que vous déſirez remplacer, a rendus à notre patrie, &, malgré la louable ambition qui me rapproche de vous, Monſieur, dans les mêmes déſirs de marcher ſur ſes traces, je n'oſe le louer. Je le chéris, je l'admire ; le ſçavoir même réuni de de ſes zélés diſciples n'oſeroit encore aſpirer à une gloire, à laquelle, peut-être, il ne

pourroit atteindre (1). Pour parler ici de moi, d'un ſtyle conforme à l'idée que j'ai de moi-même ; M. *Atthalin* perdroit aux hommages de mon cœur, à ceux mêmes que la gratitude doit à ſa mémoire précieuſe. Je ne veux pas inquiéter cet illuſtre Mort par de foibles éloges ; c'eſt en profitant des leçons d'un Sage & d'un vrai Sçavant qui n'eſt plus ; c'eſt en m'efforçant à l'imiter dans ſes mœurs & dans ſa pratique, que j'aime à m'approcher ſilencieuſement de ſon lieu de repos ; que j'aime de préférence à y cueillir ces fleurs dont il a lui-même orné ſon tombeau.

Pour avancer la tâche que vous avez bien voulu m'impoſer, il eſt encore queſtion de converſer librement ſur la manière de ſe pré-

(1) M. Atthalin a fait un *Abrégé d'Anatomie* *, par demandes & par réponſes, pour faciliter les Candidats aux premiers examens de Médecine. Cet Ouvrage, bien fait, du reſſort de la Chirurgie, m'a paru intéreſſant rendu en François, ſi l'on pouvoit en imiter le ſtyle concis, & l'exactitude. J'écrivis à M. Atthalin, pour qu'il me permît de travailler à la traduction de ſon Ouvrage. J'aurai occaſion de publier dans un Ouvrage la Réponſe dont il m'honora. Vous y verrez, Monſieur, la modeſtie, la vertu, la ſcience profonde de la Médecine ; en un mot, l'éloge de ſon cœur & celui de l'art qu'il profeſſoit.

* *Inſtitutiones Anatomicæ, à Claudio Franciſco* Atthalin. 1753. in-8°.

ſenter dans un Concours. J'aurai dit ſuffiſamment, ſi je vous rappelle à tout ce que vous pouvez ſoutenir par vos lumières & par votre zèle.

Je conviens avec vous, Monſieur, que, pour concourir avec de flatteuſes eſpérances, il faut de puiſſantes protections; mais convenez auſſi, qu'il faut de plus du mérite perſonnel. On peut ſe préſenter au Concours ſans protecteurs, ſans ambition même, ſoutenu ſimplement de cette noble émulation qui recherche l'eſtime publique & l'amitié plus particulière de ſes Confrères; mais on ne doit pas ſe montrer ſans un mérite diſtingué.

Un Médecin vertueux, paiſible, content du fruit de ſes veilles, enrichi de la ſcience de ſes prédéceſſeurs, parvenu à cette pratique qu'il s'eſt juſtifiée, & qu'il avoue ingénuement dans l'affliction de ſon cœur, n'avoir pu acquérir qu'avec preſqu'autant de malheur que de ſuccès, quoique dénué de protection, peut ſe préſenter au Concours; il y attend des Concurrens; il y demande des Juges, & la modeſte aſſurance de ſes efforts peut ſuffire quelquefois pour lui obtenir la faveur (1).

(1) Louis XV, que les perfections de ſon cœur éléveront avec diſtinction à l'immortalité, fit un trait digne d'un Monarque Bien-aimé: il s'agiſſoit d'une Chaire de Profeſſeur ouverte

Un Concurrent, au contraire, qui, à mérite égal, a la flatteuſe eſpérance des protections ne peut les conſerver qu'en redoublant d'activité ; & la ſupériorité d'un Compétiteur inattendu eſt pour lui une ſurpriſe accablante. Néanmoins, comme tous les Concurrens, même à mérite égal, ne peuvent jouir du ſuprême honneur, & que les Concours, comme je vous l'ai déjà dit, ſont la juſtification du talent ſupérieur, croyez, Monſieur, que ce ſeroit manquer des premières qualités du cœur &

---

au Concours. On lui préſenta les noms de trois ſujets retenus ; on lui garantit l'égalité des talens. Il devoit prononcer en faveur d'un ſeul. A ce moment déciſif & irrévocable, des Protecteurs ſe préſentèrent, deux Sujets furent recommandés avec inſtance. Louis XV écouta avec affabilité ; il lut & répéta, avec attention, les deux noms des Sujets recommandés. Après un inſtant de ſilence : « Pourquoi (dit-il aux Protecteurs, en regardant l'Aſſemblée de ce coup-d'œil qui portoit dans les ames ce trouble reſpectueux qu'inſpire la majeſté de ſes auguſtes Maîtres) » pourquoi » ne me parle-t-on pas de M. N... ! (c'étoit le nom du troiſiéme retenu.) » On ne me taît ſon nom que parce qu'il eſt ſans » protection ! Hé bien, Meſſieurs ! (reprit Louis XV, avec grace & complaiſance) : je ſuis ſon Protecteur & ſon ami, » je le nomme ». . . . . .

. . . . . .

Dieu qui tenez dans vos mains le cœur des Rois ; donnez-leur toujours ainſi le don de la Sageſſe !

de l'eſprit, que de ne décerner à de laborieux Compétiteurs, à des amis de l'humanité, que le ſtérile honneur d'avoir combattu en vain.

Je crois, Monſieur, qu'il faut, en Médecine comme en tout genre de Science, un grand fond de connoiſſance, d'érudition & de pratique pour concourir avec diſtinction : ſi, avec ces avantages, on ſoutient les graces de la parole, par le charme de l'éloquence, de la réſerve ; alors, Monſieur, quoique ſans protection, on étonne, on domine, on entraîne, on ſubjugue.

Pour entrer au Lycée Médical, décoré de tant d'armes victorieuſes, il faut les manier heureuſement. Les beautés de l'idiome, l'aiſance de la ſimplicité, l'élégance, le choix de l'expreſſion, les nuances du ſtyle, le tact de l'application, la variété du coloris, tout doit être employé pour l'attaque comme pour la défenſe (1).

Dans la défenſe & dans l'attaque, il faudroit

---

(1) J'entends par le mot d'*Attaque* l'acte du Controverſiſte, celui qui argumente *à contrario*.

Par *Défenſeur* j'entends le Concurrent en Chaire, qui fait la leçon, & qui, dans l'explication, donne le développement des principes qu'il a avancés.

tous les talens ; mais, comme il faut défendre & attaquer alternativement, alternativement auſſi faut-il ſe rendre maître de ces merveilleux contraſtes.

Dans la défenſe, le jugement doit être ſolide, les idées nettes, le ſtyle ſcholaſtique léger, mais apparent, mais ſenſible, la vérité démontrée, les preuves infaillibles. Il faut proſcrire le verbiage ; il faut y être habile, vif, preſſant ; il faut méditer ſon Adverſaire, l'émouvoir par le charme de l'élocution, ſe le concilier, l'étonner, le ſurprendre lui-même, ne point lui montrer ſon côté foible, ſe ménager tout ſon talent, être toujours inébranlable & nouveau à ſes yeux.

L'attaque eſt bien différente. L'erreur volontaire (1) peut être le partage de celui qui at-

(1) *L'erreur volontaire* Ne nous y trompons pas ; je ne veux pas dire que le Controverſiſte ne doive avancer que des erreurs. Chaque Médecin a ſa manière de voir : il y a mille ſpéculations à faire ſur un objet, quoique la vérité ſoit une ; ces ſpéculations ne peuvent approcher de la vraiſemblance ; en ce cas-là, on peut croire, pour un moment, qu'il n'y a plus d'erreur, & que la vérité n'eſt pas outragée. Mais, en ſuppoſant qu'un ſçavant Défenſeur ait préſenté, avec vérité, tout ce qui établit ſes principes, alors le Controverſiſte, qui doit les connoître, comme le Défenſeur, doit tirer parti à ſon tour de tout ce qui peut donner quelques probabilités à ſes opinions contraires,

taque. Les principes les mieux établis doivent être conteſtés, les preuves les plus lumineuſes affoiblies, la pratique combattue ; on ne doit pas y approuver explicitement ce qu'on ne peut pas même détruire : l'imagination, la force des opinions oppoſées, le brillant de la ſcholaſtique, l'agrément dans les paroles, la richeſſe du langage, la volubilité ménagée, la difficulté à recevoir la conviction, la ſoupleſſe à élaguer les preuves, la multitude & l'exactitude des citations, le nombre des interrogations, tout doit ſoutenir celui qui attaque ; tout en lui doit preſſer le défenſeur ; & le plus rare talent de celui qui attaque, eſt de chérir l'excellence du défenſeur, en jouiſſant lui-même avec aiſance de ſes opinions ſoutenues, juſqu'à aimer à croire, pour un moment, qu'il a perſuadé ou vaincu.

Dans la défenſe, il faut de la préſence d'eſprit, du courage, de l'ame, de la conſtance, une ſérénité frappante. Dans l'attaque, il faut une ſolidité au moins apparente ; de la légèreté, du ſémillant. Là, il ne faut pas afficher la ſu-

---

C'eſt en ce ſeul ſens que j'entends *une erreur volontaire* : & vous verrez que je dirai, ci-après, qu'il eſt poſſible que le Défenſeur donne dans l'erreur, & que celui qui attaque ait auſſi l'avantage de la vérité & la ſupériorité des lumières.

périorité ;

périorité ; ici il faut en ſoutenir la vraiſemblance ; il faut y conſerver pour ſoi la vérité que l'on a entendue, y manifeſter, y épuiſer tout l'éclat ſéduiſant de l'erreur. Dans la défenſe, il faut être décent, honnête, pacifique, aguerri ; il faut préſenter un extérieur ouvert. Dans l'attaque, il faut être hardi, ſévère, fin, ſubtile, ruſé. Là, il faut une contenance pleine d'aménité & de confiance ; le ſublime eſt de le paroître ſans faſte. Ici il faut de la chaleur ; il faut preſſer ; il faut ériger ; il faut abbatre ; il faut détruire ; il faut former de nouveaux plans ; il faut édifier ſur de nouveaux modéles ; il faut que le preſtige ſoit manié avec les graces de la vérité ; & ſi la vérité devient le partage de celui qui attaque, il faut alors qu'il échange les talens de Controverſiſte avec l'humeur agréable, la richeſſe, l'érudition, la ſcience que le Défenſeur a trop malheureuſement méconnues ou négligées.

La défenſe & l'attaque formant la controverſe, il faut que tout y ſoit ménagé avec convenance ; il faut que, dans chaque genre, les convictions éclatent, & que les Juges, en diſtinguant la vérité préſentée, ſoutenue, défendue, invincible & toujours attaquée, regrettent de ne pouvoir donner une palme à l'erreur.

En définitif, Monſieur, pour ſe préſenter au Concours, en Médecin, & en Profeſſeur, je penſe qu'il faut conſidérer encore ce qu'on doit à ſes Juges, à l'honneur de l'art, aux Auditeurs, ce qu'on ſe doit à ſoi-même.

On doit attendre de ſes Juges beaucoup d'intelligence, un diſcernement pénétrant, une étendue immenſe de connoiſſances; il faut ſe donner de garde d'étudier leur maintien; il faut être perſuadé que leur extérieur ne dénote ni la louange, ni le blâme; il faut les aimer, les perſuader & les craindre: ils n'affectent l'inſenſibilité, dans tous les cas, que pour pénétrer, que pour apprécier dans le ſecret. Leur affabilité excite le courage; leur réſerve les rend chers; ſur ces témoignages, leurs déciſions ſont infaillibles.

Pour l'honneur de l'art, on doit manifeſter l'univerſalité des connoiſſances qui font le Médecin; par-là, détromper les détracteurs de cette Science néceſſaire, qui l'aviliſſent au-deſſous des profeſſions inutiles, je dirai même dangereuſes; mais qui, bientôt, dès les premiers inſtans de la maladie, l'appellent avec empreſſement, pour lui décerner la prééminence parmi les emplois des hommes. L'honneur du Concurrent eſt d'avouer ſes fautes, d'être ferme dans les ſuccès, inébranlable ſur l'ob-

ſervation bien juſtifiée ; il faudroit qu'un concurrent réunît tous les talens utiles à ſon état, & le plus parfaitement poſſible. Ce qu'il a dû faire, ſur-tout dans les jours de ſa jeuneſſe, c'eſt d'avoir ſacrifié ſon exiſtence au mépris de toutes les délectations de la vie, par une étude aſſidue, en faiſant le bien de ſes ſemblables ; toutes ſes démarches, tous ſes penchans, tout ſon déſintéreſſement ont dû mettre en lui le comble des perfections religieuſes & ſociales, qui l'ayent déjà rendu auſſi célébre que ſes ſuccès.

On doit aux Auditeurs des dédommagemens, pour l'honneur de leur aſſiſtance & de leurs ſuffrages.

On ſe doit à ſoi-même toute la prudence, toute la modération, toute la ſageſſe, toutes les lumières, tous les égards qu'on peut exiger dans un homme en place.

Inſenſiblement, Monſieur, nous voici arrivés dans cette aſſemblée innombrable de ſçavans Auditeurs, de Compétiteurs redoutables, de Juges incorruptibles, pour juſtifier publiquement le vrai mérite, & pour lui donner un rare éclat. Arrêtons-nous, un moment, à l'application qu'on peut en faire dans ces jours nouveaux, auxquels les ſolides principes & les écarts volontaires de l'eſprit militent à l'envi, pour éclairer & obſcurcir les talens.

Appliquons-nous d'abord aux quatre parties de la Médecine. A la ſcience de la phyſiologie, à la ſévère hygiène, à la profonde & exacte pathologie, à la ſimple & sûre thérapeutique.

Dans la leçon d'un Concours, ces diviſions ne ſe montrent qu'en grand; le détail ſe réſerve à la controverſe.

Dans ces quatre parties, j'en diſtingue deux, qui ſe correſpondent pour atteindre à toute théorie médicale; la phyſiologie & la pathologie, deux qui dirigent enſemble à la pratique, je veux dire l'hygiène & la thérapeutique. Ces quatre parties doivent entrer dans une leçon de Concours, ſur le ſujet à traiter, de manière qu'il ſoit preſqu'impoſſible qu'en les traitant en maître, les Adverſaires puiſſent y ajouter d'autres idées que des réflexions ou des circonlocutions fondées ſur les principes de la leçon.

Lors de la controverſe tout eſt détail, tout eſt explication. Détail fondé ſur les opinions à ſuivre ou à rejetter, explication, ce ſont des preuves développées, qui forment autant de corollaires de théorêmes qui préparent à la démonſtration, ou en établiſſent l'équivalent par une certitude égale à celle qui tombe ſous les ſens, par un enchaînement d'expériences ou de raiſonnemens déduits les uns des autres, ſelon la méthode des Géomètres.

Les matières que le ſort donne au Concours ſont ſuſceptibles de théorie & de pratique. L'expoſition de la théorie en forme le plan ; elle ſe renferme dans tout ce qu'il y a de vraiment applicable au ſujet à traiter ; celle de la pratique en rend la méthode curative ; & c'eſt, à mon avis, la manière dont le Défenſeur doit les préſenter aux Controverſiſtes.

Les Controverſiſtes, au contraire, en approfondiſſant la théorie avancée, la rendent ſuſceptible d'une affiliation d'idées, qui ouvre un champ vaſte à toutes les Sciences ; ils combattent la pratique par tous les moyens qu'il leur plaît de faire appartenir en quelque choſe à l'importance du ſujet.

L'érudition eſt auſſi une reſſource précieuſe ; je dirai même qu'elle eſt indiſpenſable au Concours ; il faut y venir riche ſoi-même de l'or d'autrui ; il faut rendre honneur à ces bienfaiteurs de l'humanité qui ont reculé les bornes de l'Art. Il convient de citer ſes Maîtres d'après les lumières qu'ils ont communiquées. Il faut dédaigner cette morgue claſſique qui arrache la barbe du lion mort, pour ériger, dans un cœur vicié une vanité odieuſe qu'il s'approprie ; à laquelle l'ignorance & l'imbécillité rendent leurs hommages, & que l'homme vraiment digne de conſidération craint toujours de recevoir d'elles.

La leçon eſt le chef-d'œuvre du Concurrent ; la durée en eſt fixée ; il doit tout dire dans le temps donné ; la matière doit y être épuiſée dans la conciſion ; dans ſa marche il doit briller & ſéduire; la méthode doit la ſoutenir, le genre oratoire en former l'ordre, la Philoſophie convaincre & conclure.

Dans la leçon on ne doit rien donner à apprendre ; on doit prouver qu'on ſçait ; on ne doit rien laiſſer à deviner à ſes Compétiteurs ; on doit tellement captiver leur attention, tellement inquiéter leur ſagacité, qu'on leur voye éprouver d'un côté le plaiſir déſeſpérant d'entendre les grandes & ſolides vérités ; de l'autre qu'on les voye éprouver une gêne ſecrette, ou affecter une gaieté finement apparente, pendant laquelle ils s'épuiſent en recherches pour les attaquer.

La théorie de la leçon doit préſenter la matière par les principes à recevoir, en ſtyle concis, ſerré, laconique dans le propre de l'expreſſion médicale. La variété des termes, la ſynonimie, leurs acceptions chez les Nations différentes, non plus que les diviſions claſſiques, génériques, ſpécifiques trop affectées, & les complications qui donnent des différences ſyſtématiques peuvent être reléguées à l'Ecole ; ou du moins, ſi on les exigeoit, il faudroit

les traiter ſommairement, & avec rapidité. La profuſion dans la leçon, un ton dogmatique & empeſé chercheroient à gagner du temps ; rien n'annonceroit l'indigence d'une manière plus ſenſible. On ne doit les détails qu'aux interrogations, & le Défenſeur remarquera que les pétitions dans le Controverſiſte, annoncent ſouvent que ſon inſuffiſance veut ſe prévaloir, n'ayant plus d'autres ſubterfuges, ne connoiſſant plus de belles iſſues. Auſſi le ſçavoir du Défenſeur humilie & anéantit le Controverſiſte par ſes réponſes.

Vient enſuite le ſecond ordre de la leçon, l'indication. C'eſt le génie vraiment médical ; c'eſt ce en quoi conſiſte la connoiſſance parfaite de la nature & de la maladie. On doit y ſaiſir les ſymptômes pathognomoniques, y développer l'inſuffiſance & la ſuffiſance de la Nature, apprécier les nuances des tempéramens ; après ces incurſions limitées, on eſt preparé à conclure, d'après le point de vue formidable à l'empiriſme. Oui, le tableau bien fait de l'indication, aſſure, contre la médiocrité & l'ignorance ou trop lente, ou trop précipitée, le coup-d'œil de la ſagacité & de la juſteſſe.

Les indications préſentées, déjà tous les ac-

ceſſoires à l'art tendent au centre de réunion, à la pratique.

La Médecine pratique eſt cet art de guérir qui agit de concert avec la Nature. Cette dernière partie de la leçon doit caractériſer le Médecin ; elle doit le faire exceller ; une ſçavante inaction, & la diſtinction du moment d'agir, ſont les deux oppoſés, qu'il ne ſaiſit bien qu'en expliquant la Nature, qu'en appréciant les moyens ſalutaires de guérir par la connoiſſance des médicamens & de leur analogie, avec les affections à combattre, à pallier ou à détruire, à entretenir même pour prévenir de plus grands maux. La Nature laiſſe appercevoir ſes forces ou ſa foibleſſe ; elle ſe montre au Médecin, elle l'aide, elle le ſoutient ; je puis dire même, elle lui montre preſque toujours la voie ; &, d'accord avec elle, il peut conſommer l'œuvre de guériſon, & ainſi remplir honorablement les devoirs de ſon état. Si toutefois il eſt impoſſible au Médecin de guérir, il annonce le pouvoir de l'art. Ce prognoſtic eſt une connoiſſance parfaite de la Médecine. Il apprécie les ſignes commémoratifs ; il ſaiſit le diagnoſtic ; il annonce l'événement, le principe, l'augmentation, l'état, le déclin des maladies ; il ſaiſit tout en tout : il ſçait, il dit à quel

point il convient de reconnoître les bornes de l'art.

Non eſt in Medico ſemper relevetur ut æger ;
Interdùm doctâ plus valet arte malum.

OVID.

La connoiſſance de la loi primordiale des cauſes ſecondes, applicables aux conſtitutions, fait établir avec ſolidité la curation. Les choſes créées ſe préſentent auſſi-tôt; la Nature féconde en médicamens, (que je crois de bonne-foi, en raiſon des climats reſpectifs qui les produiſent, généralement plus ſalutaires à ceux qui les habitent) lui abandonne ſon triple domaine. Je veux dire, les trois régnes qui en font l'eſſence. Il ouvre ces thréſors ; il les préſente ici naturellement ; là, il les modifie par les combinaiſons, les compoſitions, par les mélanges agiſſans que l'Art a donnés aux agens de la Nature. Il en fixe le choix ſelon les temps, ſelon les lieux, ſelon les ſaiſons, qui en changent l'action & tendent plus ſûrement à la guériſon. Mais, dans les occurrences d'une Médecine expectante, les conſeils ne ſont pas moins des remédes heureux, dont l'enſemble doit terminer ſçavamment une leçon dans tout ce qui doit éclairer & plaire..... Tels ſont, Monſieur, les fruits de

théorie & de pratique que font germer une étude bien ordonnée, & l'opulente ſimplicité des moyens de guérir ; ce dernier talent, trop mépriſé, ne ſe trouve, Monſieur, que dans le comble du talent même.

L'explication qui ſuit la leçon doit avoir ſes bornes. Le développement des principes doit être clair, intelligible, frappant, ſans répétition. Si l'on a à rappeller les principes, en forme d'aphoriſme, il faut en varier le ſtyle dans le Commentaire ; il faut l'embellir, l'enrichir. L'éloquence de la Médecine doit y être un torrent, qui, en ſe répandant, féconde, anime, & plaiſe ſans étonner.

Jaloux des droits de la Vérité, & de faire valoir ſes erreurs méditées, le Controverſiſte va s'écarter par une marche bien différente. Pour avoir trop bien compris, il ne veut applaudir à rien. Des foibles iſſues, les prétentions d'une abondante érudition, les ſecours d'une heureuſe mémoire, les violentes incurſions qu'il ſe propoſe de faire dans la vaſte étendue des ſiécles, la contrariété des opinions ; tout lui ſourit pour lancer ſa controverſe, ſoit qu'il ait à dégager ſes principes ſolides, ſi le Défenſeur lui a malheureuſement abandonné cet avantage, ſoit même pour tirer parti d'une

ſçavante Scholaſtique, qui ſe prévaut à ſimuler la Vérité.

Si un habile Défenſeur juge que ſes Controverſiſtes ne peuvent l'ébranler par l'infaillibilité de ſes principes, il doit s'égayer modeſtement contre l'erreur. C'eſt ici, Monſieur, pour le Défenſeur, le moment heureux du ſçavoir; ici, toute réſerve ne ſeroit plus modeſtie; elle ſeroit taxée de foibleſſe & d'ignorance. Le Concours eſt l'inſtant du génie; il faut perdre ſon Adverſaire avec affabilité. Pour y parvenir, il faut déployer dans l'extenſion de ſes propres idées, & après les avoir réfutées, il faut que l'illuſion, de laquelle il ne connoît que trop l'inſuffiſance, cimente la bâſe qui éléve le Défenſeur à l'honneur; il faut que les faux raiſonnemens détruits ſervent à faire jaillir ſur lui tout le mérite d'une théorie & d'une pratique parfaites ſelon l'acception des connoiſſances préſentes.

Il me reſteroit à vous parler, Monſieur, des ſujets de Concours qui embraſſent la Chimie, la Pharmacie, l'influence des élémens, les contagions; la nature, la force, l'action des médicamens. Je vous les réſerve pour un ſecond envoi, avec le modéle de Leçon que vous exigez ſur un ſujet de théorie & d

pratique applicable aux maladies (1), pour ne rien dire de plus, en attendant un nouvel Eſſai; ſi j'ai l'honneur de ne pas vous déplaire. Je me contenterai de vous repréſenter en général, que, dans l'art de diſſerter & de guérir, on ne peut y parvenir efficacement, qu'en diſtinguant les bons & les mauvais principes; qu'en ſe dirigeant par la ſimplicité des meilleures méthodes, qu'en juſtifiant aux Controverſiſtes l'adoption ou la ſçavante proſcription qu'on doit faire de tout ce qui eſt du reſſort de l'art, qu'en les rappellant, les déſignant dans les abus,

(1) J'avois réſolu de vous envoyer une leçon ſur un ſujet à ma volonté, comme vous me le propoſiez. J'allois m'efforcer à la finir. J'avois préféré dans mes journaux deux ſujets, les maladies régnantes, la petite vérole & indifféremment la fiévre putride. Mais, les leçons & les explications à-peu-près finies, il falloit de plus traiter ces maladies en Controverſiſte, puiſque vous paroiſſiez déſirer de moi ce double plan. Chaque Controverſe ſeulement m'eût fait un volume & plus; il m'eût fallu une application & une étude que mon temps ne peut me permettre. L'approche du Concours y eſt encore un obſtacle. Bien plus, avec trop de précipitation, mes défauts vous euſſent rebuté; vous m'euſſiez appliqué cette comparaiſon: *Multa lectio & eruditio multæ comeſtioni ſimiles harum utraque officit ubi digeſtio abeſt.* Mécontent de mes Controverſes, je les réſerverai pour d'autres circonſtances; je les ai agitées en François & en Latin; je vous les offrirai, ſi toutefois l'imperfection de mon Eſſai ne peut l'emporter ſur votre obſtination.

qu'en préſentant l'inſuffiſance des preuves pour la théorie ; qu'en préſentant, dans la pratique, l'inſuffiſance des analogies & des propriétés inhérentes aux médicamens, ſoit pour développer les maladies ou les détruire par l'ordre immuable des cauſes ſecondes.

Je crois, Monſieur, ma Réponſe très-imparfaite ; il eût été mieux pour moi de refuſer le travail, que d'avoir oſé l'entreprendre, même par eſtime pour vous, & avec un zèle plus ardent qu'éclairé. Quels que ſoient cependant mes juſtes méfiances, je vais terminer, en vous donnant les renſeignemens que vous demandez ſur les Auteurs à conſulter, pour préparer les matières incertaines du Concours.

Soyez inviolablement attaché au génie obſervateur d'*Hippocrate*. Il eſt vrai de dire que tout n'eſt pas infaillible dans ce modéle inimitable ; mais ſes inexactitudes, Monſieur, ſont zéro dans l'immenſité des choſes admirables qu'il renferme.

En étudiant le père de la Médecine, faites rejaillir ſur vous le même honneur qui immortaliſe les *Arétée de Cappadoce*, les *Briceau*, les *Hollier*, les *Sylvius*, les *Baillou*, les *Pierre*, les *Duverney*, les *Fœſius*, les *Jacobius*. Soyez Anatomiſte comme *Véſale*, *Colombe*,

Uſtachi (1). Ne mépriſez pas le ſcalpel ſcrupuleux de *Winſlow*. Ayez le courage de *Bonnet*. Soyez patient comme *Sanctorius*. Ayez autant de connoiſſances que *Galien*. Préſentez-les avec moins de prolixité. Formez vos tableaux avec l'exactitude de *Sydenham*. Faites-vous entendre éloquent comme *Celſe*. Paroiſſez eſtimable comme *Cœlius Aurelianus*, *Baglivi*, *Fernel*; judicieux comme *Soranus*, exact & régulier comme *Alexandre de Tralles*. Soyez, pour votre ſiécle, ce que *Rhaſès* & *Harvée* furent pour les leurs. Dédaignez la vanité de *Paracelſe*; prenez garde à l'oſtentation d'*Aſclépiade*, aux Canons d'*Avicennes*, à la ſuperſtition d'*Avenzoar*, aux formules d'*Ætius*. Vous trouveriez infailliblement des *Emmanuel de Chryſolora*, des *Argyropulus*, des *Théodore de Gaza*, des *Chalcondyla*, des *Laſcaris*, des *Mercurialis*, des *Guinterus*, des *Linacre*, des *Fuſchius*, des *Lomnius*, tous hommes d'ef-

(1) Je vous prie de ne pas vous ſcandaliſer de mes anachroniſmes. Peu m'importe ni de qui, ni en quel temps on a acquis une ſolide pratique ſous les leçons de ſes Maîtres. Au Concours on réunit tout. C'eſt l'invitation que j'ai l'honneur de vous faire. Sçachez cependant la Chronologie; on peut vous tracaſſer à ce ſujet.

fort, & généralement de saine doctrine. Redevenez insensiblement Méthodiste, comme *Sauvages*, *Tournefort*; expressif comme *Linnée*; fertile & sûr comme *Astruc*; surprenant comme *Solano* & *Bordeu*. Soyez affable comme *Lorry*; ayez l'habileté de *Boerhaave* & sa solidité; expliquez comme *Wansvieten*; soyez vrai comme *Petit*; paroissez en tout aussi grand qu'*Haller*. Saisissez, Monsieur, tous ces traits; formez-en un ensemble; présentez-les avec la douceur, l'aménité, l'insinuant du langage; réservez-vous la noble sécurité de ces premiers hommes & de mille autres Médecins vivans, que j'aurois pu y réunir, dont je ne vous peins pas les talens particuliers, parce que je n'aime pas louer le mérite en face. Montez ensuite, avec une aimable contenance, les dégrés qui vous éléveront à la Chaire du Concours; paroissez éminemment digne de cette place d'honneur. Parlez, défendez, attaquez, combattez & descendez pour être affable, sensible & modeste avec plus d'agrément encore.

Ainsi, Monsieur, aidé de vos talens naturels, enrichi des talens de vos premiers Maîtres, & de ceux de la sçavante Université qui attend un Professeur digne d'elle, sans protection même, vous-vous présenterez au Concours avec des

forces invincibles ; vous acquerrez la célébrité.

Hâtez-vous donc, Monſieur, de vous élancer avec des Compétiteurs faits pour s'illuſtrer réciproquement. Montrez-vous en préſence des Citoyens éclairés, qui recherchent un grand homme de plus pour leur patrie ; en préſence d'une Académie qui veut un Sçavant ; en préſence d'un Parlement & des Puiſſances qui décident. Soumettez-vous à la juſtice de notre Souverain, qui n'attend que les momens déſirables à ſon cœur de faire tomber ſes graces ſur le mérite.

J'ai l'honneur d'être, avec eſtime,

Monſieur & très-honoré Confrère,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Signé, FOUROT.

Champlitte, en Franche-Comté,
1 Septembre 1786.